

d'approbation. Lord Palmerston était à cette époque premier ministre d'Angleterre et il n'était pas homme à tolérer pareil affront. Il fit rédiger une dépêche par le ministre des affaires étrangères, lord Russell, si je ne me trompe, dépêche demandant en termes péremptaires la libération des prisonniers, et des excuses.

Cette dépêche, dans sa teneur primitive, ayant été soumise à la reine, c'est alors que se révélèrent le bon sens et le bon cœur de la sage et sympathique femme que la nation anglaise avait alors à sa tête. Elle renvoya la dépêche en faisant observer qu'elle était rédigée en termes trop durs et qu'il fallait la modifier de façon à rendre possible la mise en liberté des prisonniers, sans sacrifice de dignité de la part des Etats-Unis. On suivit ce sage conseil et l'on modifia la dépêche en conséquence; les prisonniers furent libérés et tout danger de guerre détourné. Cet acte de la part de la reine créa la plus favorable impression dans l'esprit des populations des Etats-Unis. Mais ce n'est pas tout. Environ trois ans plus tard, vers la fin de la guerre civile, après que l'union des Etats-Unis eût été confirmée, l'esclavage aboli et la guerre civile terminée, le monde civilisé frémit d'horreur en apprenant la nouvelle de l'infâme assassinat du bon et sage président qui avait dirigé le pays à travers cette époque d'épreuve. C'est alors que la reine donna une nouvelle marque de son bon cœur et de son excellent jugement. Elle écrivit à la veuve du président martyr, non pas à titre de reine de la Grande-Bretagne s'adressant à la veuve du président des Etats-Unis; mais à titre de veuve transmettant des condoléances à une veuve, car la reine se trouvait alors elle-même dans la première année de son deuil. Cette action de la part de la reine créa une profonde impression dans l'esprit du peuple américain; non seulement elle toucha le cœur de l'épouse désolée, mais encore celui de la nation privée de son chef; elle remua profondément les sentiments de la nation et fit couler les larmes des yeux de plus d'un vétéran qui avait bravé la mort durant les quatre années précédentes sur mille champs de bataille. Je n'affirme pas que cette attitude de la reine ait effectué la réconciliation des deux pays, mais je dis qu'elle l'a rendue possible. Ce fut comme le premier rayon de soleil à travers ce nuage de préjugés, et en ce moment, au jour du deuil de l'Angleterre, le peuple américain se rend en foule dans ses temples et verse ses bénédictions sur la mémoire de la reine, d'Angleterre. Je ne nourris point l'espoir de voir jamais s'effectuer la réunion politique des deux nations, union brisée au dix-huitième siècle; non, je ne crois pas la chose possible; mais peut-être est-il au moins permis d'espérer que l'amitié ainsi inaugurée sous les auspices de la reine continuera à se développer jusqu'à ce que les deux nations se trouvent de nouveau réunies non pas par

Sir WILFRID LAURIER.

des liens politiques, mais par ceux de l'affection, liens peut-être aussi durables que s'ils étaient sanctionnés par la majesté des lois des deux pays; et si jamais cet événement venait à se réaliser, le mérite en reviendrait à la sage et noble femme qui se serait ainsi montrée l'égale des plus grands hommes d'état, et cela, en obéissant tout simplement aux inspirations de son cœur.

Dans une vie où il y a tant à admirer, ce qu'il y a peut-être de plus admirable, c'est ce naturel, cette simplicité de caractère dont la reine a fait preuve dans les actions que je viens de signaler. Du premier au dernier jour de son règne, elle sut se concilier l'affection de son peuple, et cela, parce qu'en toutes circonstances, elle avait le don de faire précisément ce qu'il fallait, et cela de la façon la plus simple et la plus naturelle du monde.

C'est ainsi que, le jour de son avènement au trône, lorsqu'il lui fallut tenir pour la première fois son conseil de cabinet et rencontrer les vétérans de l'armée et les dignitaires de l'église et de l'état, elle s'acquitta de ses devoirs de façon à se gagner, sur le champ, l'affection de tous ceux qui étaient présents. Le duc de Wellington exprima son approbation avec la brusquerie d'un vieux militaire en faisant observer que si c'eût été sa propre fille, il n'en aurait rien pu attendre de mieux. Et il en a été ainsi du premier au dernier jour de son règne.

Reine, elle était aussi épouse et mère. Elle eut sa large part des joies et des peines de la vie. Elle aime, elle souffrit. Peut-être même, tout reine qu'elle était, a-t-elle eu une plus large part des peines que des joies de la vie, car, comme le dit quelque part Châteaubriand: "Il nous a été donné d'apprendre combien il y a de larmes dans les yeux des reines". Sa vie conjugale a été une des plus nobles qu'il soit possible de concevoir. Elle peut se résumer en un mot: elle fut heureuse. Mais trop tôt, la mort, d'une main implacable, vint anéantir ce bonheur en enlevant à la reine le noble compagnon de sa vie, à un âge peu avancé.

A dater de ce moment, jusqu'à la fin de ses jours, elle demeura inconsolable comme Rachel pleurant ses enfants. Quarante années ont pu adoucir sa douleur, mais non la faire disparaître, et c'est à bon droit que nous pourrions lui appliquer ce beau vers du poète français:

" Dans sa première larme elle noya son cœur."

Elle n'est plus, que dis-je! Elle vit toujours dans le cœur de ses sujets; elle vivra dans l'histoire. Et à travers la révolution des siècles, à mesure que sa noble figure s'es dessinera davantage à l'horizon du temps, la postérité ratifiera le jugement de ses sujets: elle a rehaussé la royauté, ennobli l'humanité, et le monde est meilleur depuis qu'elle y a passé.

Je propose que, de concert, nous transmettions au roi l'expression de la fidélité